

De la pertinence de considérer les artistes réunionnais comme des représentants du soft power français

Retranscription de l'interview vidéo de **Kid Kreol & Boogie, artistes**, Saint-Clotilde (La Réunion)

Interview réalisée dans le cadre des ressources gratuites

artistforever, 40mcube

Copyright : 36secondes, 2024

Sommaire

De la pertinence de considérer les artistes réunionnais comme des représentants du soft power français.....1

Présentation1

Comment ces sujets se matérialisent-ils dans votre travail ? ..2

Quelles sont les activités principales qui constituent votre économie ?3

Acceptez-vous toutes les sollicitations pour des commandes d'œuvres ?3

Quels sont vos liens avec les autres îles et pays de l'océan Indien ?4

Présentation

- Yannis Nanguet dit « Boogie », artiste plasticien au sein du duo Kid Kreol & Boogie. On estime notre début de collaboration à peu près en 2008.

- Jean-Sébastien Clain dit « Kid Kreol », du duo Kid Kreol & Boogie, artiste plasticien. Oui, on a commencé ce projet d'artiste en 2008. On s'est rencontrés à l'école des Beaux-Arts du Port, à La Réunion, en 2004. On venait tous les deux du milieu du graffiti et on avait les mêmes influences. On a commencé à peindre depuis 2004 ensemble. Ça a été jusqu'à 2008, quatre années de gestation pour que le projet Kid Kreol & Boogie émerge.

- Boogie : On est tous les deux originaires de la même ville, de Saint-Denis. On pratiquait tous les deux le graffiti depuis la fin des années 1990. Ce qu'il faut savoir, c'est que le graffiti est arrivé assez tôt à La Réunion. Il est arrivé en 89 à peu

près. Nous, on est arrivés dix ans après. Comme je disais, on venait de la même ville, mais on ne s'était pas rencontrés à ce moment-là, on se rencontre aux Beaux-Arts. Pratiquant le graffiti, on a l'habitude de collaborer. On a vu qu'on avait les mêmes influences, on a commencé à peindre ensemble, toujours dans cette pratique en dehors de l'école.

- Kid Kreol : Ce qu'il faut dire aussi, c'est qu'on prenait le bus à Saint-Denis, et en fait dans ce quartier, il y avait le quartier du Pôle-Océan qui était en train d'être détruit. C'était un quartier entier, donc il y avait plusieurs rues, et en fait quand on rentrait le soir ou en fin d'après-midi, il y avait souvent des tractopelles qui détruisaient des maisons. Tous les jours, il y avait une maison en moins ou une maison qui avait été vidée. Pour nous, c'était un terrain de jeu. Et ça a été... Il y avait une facilité à peindre dans les maisons parce qu'on ne se faisait pas embêter. C'était le point de départ de notre travail en commun, puisqu'on a commencé à parler du patrimoine qui s'efface, de la mémoire et tout ça. Mais à la base, ça partait du graffiti. C'était un espace de déconstruction pour nous, une phase de transition entre la pratique du graffiti traditionnel et une pratique de la peinture plus plastique.

- Boogie : Pendant nos premières années aux Beaux-Arts, on a peint beaucoup dans les maisons abandonnées. À force de fréquenter ces lieux, on se rend compte que des fois il y a encore des affaires, les gens n'ont pas eu le temps de déménager, etc. Même au niveau architectural, on est dans une mutation. On passe de vieilles maisons en tôles et en bois à des immeubles. Je pense que ça fait partie de l'influence qui a mené notre travail à ce moment-là, c'est-à-dire comment la ville se transforme, comment on perd un patrimoine et quelque part, comme une métaphore, on perd une culture pour quelque chose de plus global. Pour nous, ça a été vraiment le point de départ de ce qu'on voulait dire dans l'espace public.

Comment ces sujets se matérialisent-ils dans votre travail ?

- Kid Kreol : Du coup, c'était de rendre hommage à cette culture. Inconsciemment, on a commencé à peindre des fantômes et des squelettes. C'était le point de départ de notre travail. Sur la transition étudiants-professionnels, on a eu beaucoup de chance. Dès la première année, par hasard, on a intégré une association assez connue à La Réunion, Lerka, qui était à la place de la Cité des Arts à l'époque, parce qu'avant la Cité des Arts était une ancienne friche. On a eu un atelier très tôt, on a fréquenté l'association très tôt, et on a intégré petit à petit le tissu culturel de La Réunion, et on a fait aussi beaucoup d'ateliers en milieu scolaire. On était étudiants. Au fur et à mesure, avant de

quitter l'école, avant le DNSEP, on avait déjà fait un voyage professionnel en Inde. On avait déjà fait notre première exposition en 2009. Cette année, Boogie a eu son DNSEP et moi en 2010. On avait déjà fait une exposition solo au TÉAT Champ Fleuri. Tout s'est enchaîné, il n'y a pas eu de moment de décision, de cassure, tout s'est fait naturellement en fait. On a eu beaucoup de chance par rapport à ça.

Quelles sont les activités principales qui constituent votre économie ?

- Boogie : On va dire que maintenant, nos revenus se composent de plusieurs éléments. Il y a un peu de ventes d'œuvres, mais on ne considère pas que c'est le plus gros pourcentage. Il y a des expositions. Comme on fait de la peinture murale, par exemple, l'année dernière on est parti à Tours, on a fait une peinture sur place. Ça représente aussi certains revenus. Depuis quelques années, les municipalités ou les bailleurs sociaux ont des démarches liées à la peinture urbaine. Donc, on en fait aussi. Pas souvent, mais on essaye de le faire. Ou sinon, ce sont des établissements scolaires qui nous appellent. On fait de moins en moins d'ateliers, même si là, on essaye d'en faire un petit peu parce que c'est aussi intéressant de transmettre. C'est vraiment une gymnastique. Ça nous arrive aussi de faire des commandes. Quand on nous appelle, quelqu'un veut un dessin, on va le faire avec plaisir.

Acceptez-vous toutes les sollicitations pour des commandes d'œuvres ?

- Boogie : Ce qui est important pour nous, c'est de rester cohérents par rapport à ce que l'on veut créer, parce qu'on a souvent des propositions... Par exemple, il y a quelques années, on nous a proposé de faire des étiquettes pour une marque d'alcool, et pour nous ce n'est pas du tout dans notre démarche. Parce que pour nous on a un positionnement par rapport à ça, et par rapport à l'histoire de l'île, et on ne veut pas rentrer là-dessus. On essaie d'être cohérents. On sait aussi que le marché street art, comme on l'appelle, mais street art sur toile, on va dire, à La Réunion, est très dynamique. Mais on essaie d'être cohérents par rapport à où on est, comment on se positionne. Ce n'est pas forcément le plus lucratif mais...

- Kid Kreol : Oui, parce qu'on n'est pas dans la production d'objets et d'œuvres. On n'est pas dans le marché. Ce qui est compliqué, même sur des projets, comme disait Boogie, au niveau des institutions, des municipalités, on reste sur notre univers à nous. Donc on ne peut pas... Nous, on ne peut pas juste apposer un visuel sans réflexion dans un espace public. En fait, il y a toute une démarche par rapport à ça. Et surtout qu'il y en a...

Il y a un combat et on défend aussi une esthétique qu'on essaie de créer pour La Réunion et non pas juste un truc vide de sens, donc ce n'est pas évident.

- Boogie : Depuis quelques années, comme on a notre association, on essaie de produire nous-mêmes nos projets. On essaie, avec Morgane Cartron qui nous soutient depuis 2017, de créer des commandes et des formes de financement pour pouvoir faire nous-mêmes nos projets, réaliser nos voyages, etc.

Quels sont vos liens avec les autres îles et pays de l'océan Indien ?

- Kid Kreol : Depuis le DNSEP, on a eu la chance d'aller en Inde dans le cadre de « Bonjour India », l'année de la France en Inde. C'est une initiative de la région Réunion et d'une galerie. Même dans le fond de notre travail, on est dans la réécriture d'une mythologie de l'océan Indien. Donc, on a pu profiter d'un programme de... Comment dire ça ? En fait, d'être dans le réseau des Alliances françaises. Donc, on a fait des projets à l'île Maurice, à Madagascar, au Mozambique, aux Comores, à Mayotte, en Afrique du Sud, Botswana, l'Inde. On a pu y aller plusieurs fois et, à chaque fois, c'est très intéressant de se nourrir, de nourrir notre travail de chaque coin, et aussi de voir comment ça fonctionne. Voir comment les artistes à l'île Maurice fonctionnent, l'Afrique du Sud aussi, qui est la scène la plus dynamique. On a pu aller à Johannesburg et Cape Town, mais ce sont des scènes émergentes qui sont, je pense, plus dynamiques qu'en France par exemple. Il y a plus de dynamisme au niveau du marché, mais ça reste aussi un marché, donc c'est un autre fonctionnement. Nous, on n'est pas dans ce fonctionnement-là. C'est-à-dire que, oui, on est plus sur une vision de l'océan Indien, alors qu'on fait des projets en métropole. Mais ce n'est pas ce qui nous fait plus kiffer non plus.

- Boogie : On est naturellement liés à la France, mais géographiquement, on est dans un autre bassin, donc pour nous, c'est important de pouvoir se reconnecter à ces cultures qui composent aussi les origines de La Réunion, et de voir comment on peut tisser des liens pour qu'on puisse travailler ensemble et dynamiser cette zone, cette partie du monde dont on n'entend pas beaucoup parler.

- Kid Kreol : C'est vrai qu'il y a un vrai duo Réunion-Maurice. On a de vrais interlocuteurs. Il y a un vrai maillage maintenant entre les artistes et les structures mauriciennes avec La Réunion, la ville de Tananarive à Madagascar, avec une fondation, c'est en train de bouger. Alors si on compare, il y a 10-20 ans, on n'était pas sur des connexions aussi fortes. Pendant l'école aussi, on a eu cette vision-là. On a eu la chance d'avoir beaucoup d'intervenants de la zone sud. C'est-à-dire qu'on avait

des professeurs qui venaient du Brésil, de l'Afrique du Sud, de Chine, d'Australie, d'Inde, de partout. On passait du temps avec ces gens, c'étaient souvent des artistes issus d'écoles d'art dans leur pays. Même à la fin, en 2011, après notre DNSEP, il y a eu la biennale organisée par l'ancien directeur, où il y a eu, je ne sais pas, 30 artistes de la zone sud qui sont venus. Pendant trois mois, on était en contact avec tous ces gens-là. On y a participé en tant que jeunes artistes et il y a des gens qu'on a revus par la suite, des gens en Colombie, en Afrique du Sud. Donc, il y avait des connexions et une vraie pensée. On s'est rendu compte que ces artistes dans leur pays étaient dans des esthétiques et des questionnements qui étaient plus proches des nôtres que les questions qu'on se pose dans l'art en Europe. Ça nous a confirmé inconsciemment le fait qu'il fallait rester à La Réunion et qu'il fallait qu'on puisse se nourrir de ce qui se passe ici et développer aussi la scène locale.